

« PASSION AMOUREUSE ET CLIVAGE DU MOI » : UNE THÉORIE DE LA PASSION EST-ELLE POSSIBLE ?

[Jean Schmid](#)

Médecine & Hygiène | « Psychothérapies »

2008/3 Vol. 28 | pages 189 à 200

ISSN 0251-737X

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2008-3-page-189.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



« Passion amoureuse et clivage du moi » : une théorie de la passion est-elle possible ?

Médecine & Hygiène | *Psychothérapies*

2008/3 - Volume 28

pages 189 à 200

ISSN 0251-737X

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2008-3-page-189.htm>

Pour citer cet article :

"« Passion amoureuse et clivage du moi » : une théorie de la passion est-elle possible ?", *Psychothérapies*, 2008/3 Volume 28, p. 189-200.

Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« PASSION AMOUREUSE ET CLIVAGE DU MOI » : UNE THÉORIE DE LA PASSION EST-ELLE POSSIBLE ?

Jean SCHMID¹

Résumé

La passion (une composante du sentiment amoureux) est ici traitée comme un symptôme. Une théorie du phénomène passionnel est proposée, sous forme d'une série d'hypothèses mettant en relation la passion avec la réactualisation de séquelles de traumatismes précoces et des mécanismes de défense primitifs – en particulier le clivage du moi – mis en œuvre par le psychisme infantile face à ces traumatismes. La passion est décrite comme une tentative de préserver l'intégrité du moi compromise par le clivage, en attribuant à l'objet la capacité de reconstituer des liens entre éléments clivés; elle est identifiée à la composante narcissique du sentiment amoureux; la force inhérente à la passion est identifiée à la force de cohésion du moi.

Summary

Passion (a component of being in love) is treated here as a symptom. A theory of the phenomena of passion is proposed through a series of hypothesis linking passion with the reactualized after-effects of early trauma and its primitive defence mechanisms. The first of these is the splitting of the ego set to work in the child's psychism to face up to early trauma. Passion is an attempt to preserve the integrity of the ego, jeopardised by the effects of splitting. By putting into the object of passion the ability to restore those bonds with their psychic contents that have been split off from each other, passion is seen as a narcissic component of being in love. Its inherent strength is identified as the cohesive strength of the ego.

Mots-clés

Passion – Traumatisme précoce – Menace sur les liens objectaux – Clivage du moi – Dessaisissement.

Key-words

Passion – Early traumatism – Threat against objectal links – Splitting of the ego – Giving up (tasks of the ego to the object of passion).

La passion est un état psychique dans lequel, pour la personne affectée (sujet de la passion), une certaine personne (choisie par le sujet comme objet de sa passion) est perçue comme la source de tout bonheur possible; la pensée de perdre le contact avec l'objet est vécue comme un malheur à peine imaginable; les processus de pensée sont déformés et détournés dans le but d'un maintien (imaginaire) du lien avec l'objet (par le fait de penser sans cesse à lui), ceci pouvant entraîner des erreurs de jugement; le jugement critique relatif à l'objet est inhibé; le rapport avec la réalité ordinaire est pour l'essentiel maintenu, mais désinvesti dans les secteurs de cette réalité n'impliquant aucun lien à l'objet. Cette condition psychique s'exprime volontiers par des formules comme: « C'est par toi que je vis » ou « Je ne peux vivre sans toi ».

Il convient d'abord de préciser le rapport entre la passion et l'amour (le sentiment amoureux). La passion est une composante du sentiment amoureux (anticipant les développements qui suivent, nous dirons: la composante narcissique du sentiment amoureux); elle est pratiquement indiscernable de celui-ci dans la phase de l'amour à l'état naissant et aussi longtemps qu'il existe une perspective d'amour partagé. Et lorsque cette perspective existe et que peut se réaliser la transition entre l'état naissant et l'amour institué (« L'état naissant est transitoire par définition (...) L'amour naissant, quand tout va bien, débouche sur l'amour; le mouvement collectif, quand tout réussit, engendre une institution »; Alberoni, 1981, p. 61), la composante passionnelle s'estompe au profit de l'amour.

Par contre, dès le moment où cette perspective d'amour partagé est menacée ou absente, la passion se manifeste comme distincte du sentiment amoureux. Alors se révèle une dimension de violence inhérente à la passion, volontiers caractérisée par des métaphores à caractère oral (une passion « dévorante »). Cette violence, en tant que phénomène intrapsychique, s'exerce

¹ Docteur en médecine, prix Emile Duboux de l'Université de Lausanne (1986), spécialiste FMH en psychiatrie et psychothérapie.

à l'égard du moi du sujet, par le fait que la pensée de l'objet prend la place de toute autre pensée (« L'objet absorbe, dévore, pour ainsi dire, le moi » ; Freud, 1921, p. 136) ; et en tant que manifestation interpersonnelle, elle peut s'exercer à l'égard de l'objet, comme dans la persécution passionnelle.

Cet article a pour but de décrire une théorie d'inspiration psychanalytique relative au phénomène passionnel, mettant en relation la mobilisation de la passion chez l'adulte avec la réactualisation de séquelles de traumatismes précoces ainsi que des moyens de défense, au premier chef le clivage du moi, mis en œuvre par le psychisme infantile pour faire face à ces situations traumatiques. Avec en point de mire les questions suivantes : quelle est la nature de la force inhérente à la passion ? qu'est-ce qui détermine le choix de l'objet de la passion ? peut-on trouver un principe d'intelligibilité dans ce phénomène en apparence si irrationnel ?

Cette théorie s'énonce sous forme d'un ensemble de propositions, ensemble sur lequel, nous le pensons, pourraient venir s'articuler beaucoup d'histoires particulières différentes : celles des sujets susceptibles de passion. Il ne s'agit donc pas de prétendre établir la vérité de chacune de ces affirmations, mais de proposer, sous la forme de l'ensemble constitué par ces thèses, une conception du phénomène passionnel.

Pour situer notre propos, il aurait fallu faire un tour d'horizon de l'« état de la question ». Nous devons ici nous contenter de pointer, dans la littérature psychanalytique, les écrits qui se rapprochent le plus de notre propos et ont alimenté notre réflexion. Il y avait d'abord le fait que, dans le recueil d'articles d'André Green *La folie privée* (Green, 1990), l'article intitulé « Passions et destin des passions » se trouve contigu à celui relatif au clivage du moi (mais il n'est pas explicitement question du clivage dans l'article sur les passions). Puis il y a eu la lecture du chapitre intitulé : « Clivage du moi et transfert passionnel » dans l'ouvrage de René Roussillon *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse* (Roussillon, 1991) : ici clivage et passion sont explicitement mis en relation, mais la passion y apparaît comme phénomène interne au dispositif psychanalytique, sous l'espèce du transfert passionnel.

La formulation du titre mettant en relation passion et clivage du moi est due à l'un des patients (lui-même psychologue et thérapeute) dont l'histoire a suscité notre intérêt pour le sujet. De sorte que l'auteur de cet article renonce d'avance à toute prétention d'antériorité sur

cette formulation. La priorité de la découverte – si découverte il y a, et en tout cas c'en était une dans le cadre de la thérapie – appartient à cette personne, dont le nom ne peut être mentionné ici. Elle est au courant de la présente publication, à laquelle elle a donné son accord.

PARTIE CLINIQUE : LA PASSION COMME SYMPTÔME

Nous proposons de traiter le phénomène passionnel comme un symptôme de la vie psychique au même titre que tout autre symptôme décrit par la clinique psychanalytique. Dans cette partie seront décrites des particularités de ce symptôme dont l'élaboration théorique développée dans la deuxième partie aura à rendre compte ; mais il ne s'agit pas seulement d'une description, car cette partie clinique formule déjà des hypothèses sur le phénomène passionnel vu dans son actualité. La partie théorique mettra en relation cette actualité avec des événements supposés advenus aux étapes plus précoces du développement du sujet.

La passion amoureuse comme tentative d'autoguérison

L'idée que l'appareil psychique comporte une tendance à l'autoréparation est au centre de notre réflexion, puisque nous proposons de comprendre la passion comme tentative d'autoguérison (sans doute illusoire) de troubles jusque-là tolérés, et qui, à un moment déterminé de la vie du sujet, cessent de l'être. Et la suite de cet article vise à répondre à la question : de quoi le psychisme tente-t-il de se guérir au travers de la passion ?

Cette formulation implique naturellement que le facteur le plus déterminant dans la mobilisation d'une passion réside non pas chez l'objet de la passion, mais chez le sujet. Ceci est en contradiction avec la perception qu'a la personne atteinte, pour qui la cause de sa passion réside dans les merveilleuses qualités qu'elle impute à l'objet (elle ne s'accorde à elle-même que le mérite d'avoir eu l'intuition de ces qualités exceptionnelles, que les autres, y compris l'objet de la passion lui-même, semblent ne pas voir).

La théorie que nous allons développer pour tenter de trouver dans la vie intrapsychique du sujet les raisons de la mobilisation passionnelle (motivation intrapsychique de la passion), devra donc aussi proposer une réponse à la question : comment se fait-il que la

personne objet de la passion, telle que rencontrée dans les hasards de la vie, puisse offrir une réponse satisfaisante aux attentes impliquées par cette motivation ? Car ces attentes sont marquées par les représentations mentales ou fantasmatiques propres au sujet, qui n'ont *a priori* rien à voir avec la réalité de la personne choisie comme objet.

La passion se développe à la faveur d'une régression psychique

Dit autrement, la passion nécessite, pour se développer, le réveil ou le renforcement d'affects issus de l'enfance – et elle contribue à maintenir un état imprégné de ces affects d'origine infantile. Et cela suggère évidemment que le « mal » dont il est question de guérir dans la proposition précédente est un mal d'enfance.

Cette affirmation ne devrait pas surprendre, au vu de la ressemblance entre la dépendance affective de l'amoureux à l'égard de l'objet de sa passion, et la dépendance de fait de l'enfant à l'égard de son milieu parental.

Passion et changement d'étape de vie

La réflexion sur le moment de la vie où est mobilisée la passion est une approche féconde du fait passionnel. Nous proposons l'idée selon laquelle la passion est mobilisée dans un contexte d'anticipation de crise, ou des premiers signes de crise, d'un aménagement installé de longue date, crise induite par, ou liée à la perspective d'un changement d'étape de vie qui menace cet aménagement.

Il faut relever toutefois qu'à côté de la passion liée à une crise de vie, il existe aussi le cas de sujets qui semblent devoir, pour maintenir leur équilibre et ceci de manière chronique et donc non liée à une crise, se vivre comme en état de passion, et doivent pour cela enchaîner les aventures passionnelles les unes aux autres. Ce n'est pas de telles situations qu'il est question ici.

Si notre idée est juste, l'anticipation d'un changement inévitable de l'étape de vie (adolescence, passage à l'âge adulte, approche de la vieillesse), la menace qu'il fait peser sur l'aménagement en vigueur jusque-là, et la crainte de la perte des bénéfices que procurait cet aménagement, réactualisent d'anciennes angoisses et des modes de défense contre ces angoisses, jusqu'alors pas-

sés inaperçus dans la mesure où ils étaient intégrés à cet aménagement ; la mobilisation de la passion serait une réponse à ces angoisses réactualisées.

Mais la mobilisation de la passion dans ce contexte n'a pas un sens univoque : elle peut être moteur de changement, elle a la possibilité de balayer des obstacles qui fermaient jusqu'ici la voie au changement ; elle peut également jouer un rôle conservateur, en permettant d'ignorer la menace et en donnant une réponse illusoire aux craintes suscitées par la perspective du changement. Ces aspects « progressiste » et « conservateur » peuvent d'ailleurs coexister sur des plans différents de la vie psychique, se combiner de diverses manières.

Passion et représentations de la différence sexuelle

Nous proposons la thèse selon laquelle la passion, comme en général le sentiment amoureux, s'accompagne accessoirement d'un travail sur les représentations de la différence sexuelle, de la relation sexuelle et du désir.

Le sentiment amoureux met celui qui y est sujet en état d'assumer son rôle dans la relation sexuelle (nous ne parlons pas ici uniquement du fait d'avoir des rapports sexuels, mais bien d'une relation, ayant son histoire et donc une certaine durée), en permettant de faire façon des éventuels obstacles intrapsychiques résultant de traces de représentations pathogènes de la différence sexuelle. Nous entendons par là celles qui impliquent le dénigrement systématique d'un des sexes au « profit » de l'autre, ou celles pour qui le rapport sexuel est vécu comme humiliant ou infériorisant ; représentations qui sont classiquement l'expression d'une défense contre l'angoisse que suscite chez l'enfant la découverte de la différence sexuelle, mais qui peuvent être renforcées, voire transmises de toutes pièces à l'enfant par les parents ou l'un des parents.

L'effet que le sentiment amoureux exerce sur ces représentations peut consister simplement dans le fait de les reléguer à l'arrière-plan ; mais il peut aussi susciter sur elles un travail, voire provoquer une modification qui leur enlève leur caractère pathogène. Dans le cas de l'amour partagé, la prime de plaisir que représentent les relations sexuelles contribue fortement à ces effets.

Dans le cas de la passion (par définition insatisfaite, ou sinon elle cesse d'être une passion et devient un

amour partagé), ce dernier facteur ne joue pas. Mais la passion peut aussi s'accompagner d'un travail sur les représentations de la différence sexuelle. Tel est le cas de ce jeune homme sexuellement inhibé, qui a vécu une passion platonique et secrète pour l'un de ses camarades, et qui a pu après coup interpréter cet épisode passionnel comme une manière d'apprivoiser la question de la différence sexuelle, dans un jeu consistant à attribuer mentalement à l'autre ou à lui-même, selon les moments de leur relation, une « position féminine ».

Dimension masochiste de la passion

La description du fait passionnel serait incomplète si l'on ne relevait pas que la passion comporte une dimension masochiste. Cette dimension masochiste est manifeste dans le fait que le passionné ne redoute rien tant que la disparition, voire une diminution, de sa passion : autant il en souffre, autant il tient à sa douleur.

PERSPECTIVES THÉORIQUES

Comme nous l'avons annoncé, notre propos central concerne la relation entre passion et présence, dans le psychisme de la personne atteinte, de manifestations relevant du clivage du moi. Mais, pour comprendre les forces qui sont en jeu dans le phénomène passionnel, il faut entrer dans l'analyse des soubassements du clivage du moi, en situant celui-ci comme réaction du psychisme infantile face aux séquelles de traumatismes précoces. Pour pouvoir articuler cela, et faire le lien entre la notion de traumatisme précoce et celle de clivage du moi (telle que développée par Freud notamment dans son article sur le fétichisme), un apport important nous vient de l'ouvrage de René Roussillon *Agonie, clivage et symbolisation* (Roussillon, 1999).

Nous rappelons ici la définition freudienne classique du traumatisme : celui-ci réside dans une disproportion entre une somme d'excitations, entraînant une effraction des barrières de protection (système pare-excitation) du psychisme, et l'aptitude de celui-ci à traiter cette excitation par la liaison et la symbolisation.

Dans ce qui suit, nous évoquerons une ligne de développement possible, partant du traumatisme précoce et de la menace sur les liens vitaux, pour aboutir au clivage du moi ; et sur ce trajet de la pensée psychana-

lytique, nous repérerons les moments qui peuvent intervenir comme points de fixation pour constituer une prédisposition au développement ultérieur de la passion, et qui sont aussi les points sur lesquels la réflexion sur le phénomène passionnel peut trouver un appui.

Passion, menace sur les liens, traumatisme précoce

Une formulation typique de la passion est : « Sans toi, je ne peux pas vivre ». Si nous prenons au sérieux cette expression, nous sommes amenés à y entendre l'écho – venu de très loin et qui a passé à travers toutes les couches de mémoire qu'ont laissées les différentes étapes par lesquelles a dû passer le sujet dans son développement – d'une ancienne menace sur le moi du sujet et sur ses premières relations, à l'époque où ce moi est en voie de constitution. Une menace vécue comme vitale (« je ne peux pas vivre ») ; la passion serait mobilisée contre la réactualisation d'une telle menace.

Pour rendre vraisemblable une telle proposition, on peut d'abord faire remarquer qu'une situation de menace sur les liens vitaux en relation avec un ou des événements traumatiques est une situation que malheureusement beaucoup d'enfants connaissent. Il peut s'agir d'une menace réelle, s'agissant de situations de guerre par exemple. Ou bien de situations familiales perturbées, comme dans le cas de l'enfant dont la mère croyait que la famille de son mari voulait l'arracher à elle (ce qui créait une double menace sur les liens réels : soit qu'elle veuille le soustraire au danger que représentaient selon elle ces personnes ; soit que la belle-famille, au vu de son comportement inquiétant, veuille effectivement faire intervenir les autorités pour le soustraire à son influence).

Mais une menace sur les liens peut aussi résulter de traumatismes inapparents ou non perçus par l'entourage ; ou avoir lieu dans une situation réelle et familiale apparemment sans problèmes.

Nous voyons ici **le premier des points de fixation** possibles pouvant constituer une prédisposition au développement ultérieur d'une passion ; nous le formulons comme suit : la passion se présente comme le lien le plus fort imaginable, mobilisé pour contrer la réactualisation d'une menace portant sur des liens vitaux.

Nous postulons donc, à l'origine du fait passionnel, une menace sur les premiers liens objectaux en relation avec un traumatisme précoce. Mais cela pose d'emblée

plusieurs questions : comment comprendre le rapport entre traumatisme et menace ? et la menace dont il s'agit vient-elle de l'extérieur ou de l'intérieur (pour autant que cette distinction ait un sens au stade que nous tentons d'évoquer) ?

Une menace sur les liens objectaux est classiquement décrite comme manifestation de la pulsion de mort, en s'appuyant par exemple sur la formulation d'André Green : « (...) la visée de la pulsion de mort est d'accomplir aussi loin que possible une *fonction désobjectalisante* par la déliaison » (Green, 1993, p. 118). Mais une telle formule ne nous dispense pas de chercher à comprendre plus concrètement quelle peut être la nature de cette menace sur les liens objectaux.

Sur toutes ces questions, l'ouvrage mentionné de René Roussillon apporte une aide précieuse. Cet auteur, reprenant des formulations de Winnicott (« agonie ») et de Bion (« terreur sans nom »), propose un modèle du traumatisme primaire « qui s'adapte particulièrement bien aux traumatismes précoces ou précocissimes, mais (...) vaut aussi pour n'importe quelle expérience de débordement et de détresse face à ce débordement, même celles qui affectent l'appareil psychique à un âge plus tardif » (Roussillon, 1999, p. 17).

Détresse de l'enfant, terreurs infantiles

Pour notre compte, nous aborderons ces questions en prenant comme point de départ la détresse de l'enfant, telle qu'elle s'exprime notamment par les souvenirs de terreurs nocturnes. Ce que nous allons dire des terreurs infantiles ne s'appuie pas sur l'observation d'enfants, mais sur des reconstitutions en cours d'analyse ou de psychothérapie analytique d'adultes.

On peut distinguer deux types de la terreur nocturne de l'enfant, selon que cette terreur s'incarne ou non dans une figure identifiable, objet de la terreur. Cette différence joue un rôle déterminant pour l'aptitude (ou l'incapacité) ultérieure du psychisme infantile d'élaborer, de traiter la terreur par les moyens de la symbolisation et de la liaison. Relevons que ces deux types de terreur peuvent coexister, à des moments différents, chez le même enfant.

Nous évoquerons en premier la terreur sans objet identifiable. Dans de telles terreurs, l'angoisse de perte des liens peut se manifester de plusieurs manières. Par exemple, le sujet se vit comme perdu dans l'espace,

rattaché à rien et sans espoir de retrouver le contact avec la terre et par là, avec aucune réalité, aucun contact vivant.

Tel patient se souvient avoir connu enfant, pendant une longue période, un état de terreur où il se voyait planant au-dessus d'un paysage très indéfini, dans l'impossibilité de se poser. Cela durait un temps qui lui paraissait interminable ; il aurait voulu pouvoir faire cesser cette torture dans le plus proche délai (et dans ce sens le temps existait pour lui) ; mais dans la réalité « extérieure », autour de lui, il semblait que le temps n'existait plus, il aurait été aboli, donc cela ne s'arrêterait jamais.

L'angoisse de perte des liens peut aussi s'exprimer dans des terreurs à thème d'enfermement dans une bouteille, d'emprisonnement dans la glace, voire de pétrification (un enfant est pris dans, ou se transforme en une pierre). Ainsi, tel patient se souvient de terreurs nocturnes après avoir vu un dessin montrant un bateau descendant un cours d'eau dont la rive est bordée de grosses pierres ; le dessinateur a suggéré le relief de ces pierres par quelques traits, dans lesquels le sujet a cru voir les traits d'un visage d'enfant. Il est terrorisé à la pensée que les passagers du bateau ne se douteront pas qu'il y a un enfant dans la pierre et vont suivre le courant, le laissant abandonné, sans espoir.

En s'appuyant sur l'ouvrage cité de Roussillon, on pourrait analyser de tels états de terreur comme conséquence secondaire des effets d'une « neutralisation énergétique », qui consiste à « restreindre autant que possible les investissements d'objet et les relations risquant de réactiver la zone traumatique primaire et l'état de manque dégénératif qui l'a accompagné. Tout manque risquant de réinvestir l'état traumatique, toute relation qui peut générer un retour du manque sera évitée et "gelée", tout engagement sera ainsi restreint et avec lui la vie qui va avec » (Roussillon, 1999, p. 25).

Dans cette description, le gel des liens se présente donc comme une mesure autoprotectrice contre le retour d'un vécu traumatique plus précoce. Ainsi la menace sur les liens pourrait être l'effet d'un processus défensif interne, mais orienté contre le retour d'une autre menace ; celle-ci pouvant résulter d'une carence relationnelle et de soins (entraînant cet « *accroissement de la tension du besoin*, en face de laquelle il [l'enfant] est impuissant » décrit par S. Freud, 1926, p. 61), mais peut-être aussi bien d'un excès, d'une relation trop intense, intrusive, débordant les possibilités de réaction de l'enfant.

Un objet de la terreur

Nous en venons aux terreurs avec objet de la terreur. Dans un cas, il a été possible de reconstituer les circonstances de la genèse d'un tel objet, grâce à des notes trouvées dans le journal tenu par le père du patient. C'est l'histoire d'un sevrage dramatique où la poursuite de l'allaitement est devenue impossible du fait du développement des dents, où l'enfant refuse toute autre nourriture qu'il recrache en hurlant, et où la mère, épuisée et incapable de faire face à cette situation, doit prendre des vacances pendant que le bébé va être hospitalisé trois semaines pour être « rééduqué » (sic, terme des médecins de l'époque). La rage, le désir de mordre qu'a dû connaître cet enfant (dont les soignants disaient qu'ils n'avaient jamais eu dans le service un bébé qui hurlait aussi fort et aussi longtemps) ne peuvent demeurer tout ce temps à un stade de tension extrême, ils ne peuvent finalement que se retourner contre soi. Ce retournement implique un personnage, en l'occurrence un animal qui va manger ou mordre l'enfant. Par la suite, ce patient a connu des terreurs nocturnes, soit avec, soit, à des périodes différentes, sans la présence d'un tel objet de terreur.

A partir des terreurs et du vécu de menace sur les liens, on pourrait vouloir inférer l'événement traumatique; et en effet, comme dans le dernier cas évoqué, il est parfois possible de retrouver un élément de l'histoire de vie de l'enfant qui semble avoir fonctionné comme facteur traumatisant (une séparation, un séjour à l'hôpital...); mais cette recherche peut paraître assez vaine dans la mesure où on ne peut savoir ce qu'il en a été pour l'enfant, c'est-à-dire quels sont réellement les moments auxquels il y a eu pour lui effraction de son système parexcitation, ce qu'il peut en avoir perçu ou entendu.

Ce qui est sûr, par contre, c'est que le traumatisme créé, dans sa suite, un secteur, une poche pourrait-on dire, d'un vécu auquel tout le reste de la vie est étranger. L'enfant pourra peut-être se développer de manière apparemment normale, vivre des expériences diverses, jouer seul ou avec d'autres, grandir et apprendre, etc. Mais, du fait d'avoir vécu le traumatisme, il reste une zone marquée par une menace et par des terreurs, soit sans objet, soit avec objet de terreur. L'enfant voit bien (même s'il ne formule pas explicitement cela) que les autres, entre autres ses parents, ne peuvent rien voir, rien savoir ni imaginer quoi que ce soit de ce (non-)vécu auquel il a affaire; et lui-même, dans sa partie qui évolue nor-

malement, ne sait peut-être rien non plus de tout cela (même s'il le retrouve chaque nuit).

Pour la suite de cet exposé, il n'importe pas que la menace sur les liens soit d'origine interne ou externe, ou qu'elle résulte d'un mélange, dans une proportion ou une autre, d'une action exercée de l'extérieur et d'une action venant de l'intérieur. Tout ce qui compte, c'est que la menace est perçue comme réelle, vitale, qu'elle provoque une terreur et crée une situation irréversible.

Devenirs possibles à partir de la situation terrifiante

A partir de cette situation de menace sur les liens, quel devenir est-il possible? Soit la menace prend le dessus, soit elle est vaincue; soit enfin elle persiste, mais peut être conjurée.

Que pourrait signifier « la menace prend le dessus »? Que les ébauches de relations d'objet qui restent éventuellement après que les effets destructeurs de la menace se soient exercés, ne suffiront pas à prévenir une évolution où le sujet, dès le moment où se présenteront des difficultés ou des obstacles à son développement, n'aura pas d'autre ressource que de s'enfoncer dans un monde autistique, quasi anobjectal.

Une autre évolution serait celle où, grâce à l'influence protectrice exercée par l'entourage parental, la menace est rapidement conjurée et disparaît, en ayant peut-être laissé quelques traces, mais n'empêchant pas un développement ultérieur selon les lignes décrites par la psychanalyse comme typiques d'une évolution névrotique ou normale, c'est-à-dire centrée essentiellement sur les conflits suscités, aux différents stades de ce développement, par les pulsions libidinales et les défenses contre celles-ci.

Toutefois, il existe une troisième voie: il se peut que la menace persiste, mais n'aboutisse pas à la destruction des ébauches de relations objectales, grâce aux mesures que l'enfant a pu mettre en œuvre pour empêcher cette destruction. Pour que de telles mesures soient possibles, il faut au moins que la menace soit repérable, identifiable, dans la mesure où cela est possible avec les moyens de symbolisation inhérents au degré de développement cognitif atteint par le sujet; et pour cela qu'elle soit personnifiée, incarnée, dans un objet (objet de terreur). Par exemple: « un ours ». Ce n'est plus alors tout à fait une terreur sans objet, une terreur sans nom.

Comment l'appareil psychique pourra-t-il conjurer, neutraliser les effets de cette menace persistante ? Maintenant qu'elle est incarnée dans un objet identifiable, le sujet peut se représenter cette menace ; et il va pouvoir mettre en œuvre contre elle les moyens qui sont à sa disposition, tels qu'ils ont été décrits depuis longtemps par Freud dans son article sur « Le problème économique du masochisme » (1924).

« La libido a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice [pulsion de mort] et elle s'en acquitte en dérivant cette pulsion en grande partie vers l'extérieur, (...) avec l'aide d'un système organique particulier, la musculature, et en la dirigeant contre les objets du monde extérieur. » Mais il reste une part de la pulsion destructrice qui n'est pas expulsée vers l'extérieur : cette part sera neutralisée (« domptée », dit Freud) par le fait de sa liaison par la libido (elle sera « liée libidinalement »). De cette liaison de la pulsion de mort par la libido résulte le masochisme, qui « serait donc un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle s'est accompli cet alliage, si important pour la vie, de la pulsion de mort et d'Eros » (Freud, 1924, pp. 291-292).

Le fantasme masochiste réparateur et la passion

Face à la menace de destruction des liens objectaux, perçue au sein d'états de détresse ou de terreur, l'appareil psychique se mobilise donc en tentant de lier cette menace, c'est-à-dire d'y injecter de la libido. Il en résulte une érotisation de la violence (dirigée contre le moi) inhérente à la destruction. Mais cette mesure, encore une fois, ne peut être mise en œuvre qu'à la condition que la libido puisse se fixer quelque part, et donc que le vide objectal ne soit pas complet, autrement dit que la menace soit incarnée par (l'ébauche d'un) objet, qui devient ainsi (l'ébauche du) partenaire d'un fantasme réparateur (ou fantasme de liaison, ou encore fantasme masochiste).

C'est pourquoi, dans cette poche dont nous parlions tout à l'heure, la présence de l'objet de terreur vaut mieux que le vide objectal. Même s'il veut me manger (ou finalement, puisque cet état dure et que je ne suis pas détruit, la menace s'atténue et cela devient par exemple : il veut me mordre), lui au moins connaît l'état post-traumatique, puisqu'il y participe. Ainsi, un lien avec lui peut encore être espéré, peut-être un apprivoi-

sement (mais bien sûr, puisque l'animal veut me faire du mal, le lien est de nature masochiste). Et, s'il y a coexistence de la terreur avec et de celle sans objet, le lien avec l'objet, conjuratoire de la terreur avec objet, donne l'espoir de conjurer aussi, en même temps, toute terreur, donc y compris la terreur sans objet.

Le fantasme masochiste assure, en attendant mieux, un lien presque hallucinatoire, censé être fort. Alors la terreur sera transformée en jubilation, l'angoisse en plaisir.

Nous voyons ici un **deuxième point de fixation** pour la passion ultérieure, que nous formulons ainsi : là où le fantasme masochiste réparateur assure, face à la menace de destruction des liens objectaux, (l'ébauche d'un) lien à un objet presque hallucinatoire, la passion prend la relève de ce lien, en l'adressant (imaginativement) à une personne réelle. Ceci peut rendre compte de la dimension masochiste de la passion.

Notons que ce point de fixation fonctionne à l'opposé du premier : alors que dans le premier la passion est censée réparer les effets d'une menace sur les liens, donc aller à l'encontre d'un processus redouté, ici la passion va dans le sens d'un mouvement ébauché souhaitable, puisqu'il s'inscrit dans la suite de l'établissement d'une ébauche de lien dans ce contexte de menace.

Mais si, face à la menace de désobjectalisation, le fantasme masochiste réparateur s'avère « gardien de la vie » (voir Freud, 1924, et Rosenberg, 1991), il a par ailleurs un grave inconvénient : il détourne à cette fin une part importante de la libido qui ne peut plus être employée aux fins du développement de la personne, de ses relations, de sa vie (entre autres sexuelle). Ce détournement est un lourd impôt payé en vue de la contention des forces de destruction ; d'où une révolte contre cet impôt, et un clivage dans le moi, déchiré entre la nécessité de cet impôt et la révolte contre l'appauvrissement qui en résulte.

Le clivage du moi, du traumatisme précoce au complexe d'Œdipe

Nous avons ainsi introduit dans notre réflexion la notion de clivage du moi. Nous rappelons que ce terme désigne la présence plus ou moins systématique chez le sujet d'attitudes opposées, incompatibles, contradictoires, donc en principe conflictuelles, persistant l'une à côté de l'autre sans s'influencer réciproquement et aboutissant à diviser le psychisme en deux zones, dominées

chacune par l'une de ces attitudes opposées, et sans contact l'une avec l'autre.

Le clivage du moi, comme le relève René Roussillon (1999, p. 20) existe, au moins à l'état d'ébauche, dès les premiers stades post-traumatiques. En effet, dès ce moment, doivent coexister l'adaptation à la nouvelle situation créée par le traumatisme, et la révolte ou le refus de cette adaptation. Et surtout il y a le fait que le traumatisme crée cette « poche » que nous avons évoquée tout à l'heure, une région de la vie mentale clivée de tout le reste de l'expérience.

Le clivage se maintient au cours de l'évolution ultérieure. Lors de chacun des remaniements successifs de l'évolution libidinale, les courants qui participaient à l'aménagement antérieur, soit s'intègrent au nouvel aménagement (en se modifiant s'il le faut), soit sont ou restent dans l'impossibilité de s'intégrer et se clivent, ou restent clivés, du reste de la personnalité, relégués dans une position marginale.

Chacune des deux parts clivées se charge de représentations propres aux stades successifs du développement libidinal. Par exemple, dans la part reléguée en position marginale (comme cela a pu être reconstitué pour l'un des cas qui est à l'origine de la théorie exposée ici) : au stade oral : terreur d'« un animal qui veut me manger », mais recherche d'un lien avec lui ; au stade anal, délimitation de territoires corporels, négociation avec l'animal terrifiant : ici tu peux mordre, ailleurs tu ne dois pas toucher ; au stade phallique, fétichisme phallique, jeux fantasmatiques de domination et de coups, en club excluant les êtres supposés castrés et donc suspects de jalousie malfaisante (par ailleurs, le fantasme masochiste permet d'évacuer les sentiments de culpabilité, tant sexuels que non sexuels, par exemple ceux résultant du vécu de trahison suscitée lors de chaque passage d'un des mondes relationnels partagé avec l'un des parents, à l'autre, lorsque ces deux mondes relationnels sont incompatibles).

Le clivage se sexualise, dans le sens qu'il se charge de représentations opposées relatives à la différence sexuelle. Nous rejoignons ainsi la description de Freud dans l'article sur le fétichisme, où est évoqué un clivage entre deux courants de la vie psychique, dont l'un dénie l'absence de pénis chez la mère, tandis que l'autre la reconnaît (Freud, 1927, pp. 133-138). Dans le cas mentionné ci-dessus, on dirait plutôt que les deux parties du psychisme reconnaissent cette absence, mais l'interprètent différemment : la part dominée par la position

masochiste l'interprète comme castration, d'où la suspicion de jalousie à l'égard de la femme, son dénigrement et son exclusion du club. C'est ainsi que l'une des zones clivées se charge des représentations pathogènes de la différence sexuelle, celles où l'un des sexes est systématiquement perçu comme dénigré, rejeté, exclu. Si l'un des parents a tendance à se mettre dans une position confortant le dénigrement d'un des sexes par l'autre, les traces de l'expérience qui en résulte pour l'enfant pourront venir renforcer cette part clivée.

Au moment du remaniement de la personnalité sous l'égide du complexe d'Œdipe, le facteur déterminant est le fait que l'enfant rencontre l'obstacle à ses désirs que représente le couple de ses parents. Dans l'Œdipe « normal », les ébauches antérieures de clivage, si elles ne sont pas trop importantes, sont traitées dans ce contexte œdipien et ne jouent plus de rôle ultérieur ; les contenus antérieurement clivés pourront dans les meilleurs cas s'intégrer à la sexualité adulte. Là où par contre un tel obstacle aux désirs par la rencontre du couple parental n'a pas lieu, parce que les expériences relationnelles avec chacun des deux parents sont trop incompatibles (par exemple si le psychisme d'un des parents implique une exclusion systématique du tiers), et là où les ébauches antérieures de clivage sont trop fortes pour permettre l'intégration des différentes tendances de la vie psychique au sein du nouvel ordre qui se met en place, le clivage est maintenu (au lieu du refoulement, ou conjointement à celui-ci). Les contenus clivés persistent alors en marge de la personnalité organisée par ailleurs sous régime œdipien.

La passion et le clivage du moi

Dans la mesure où le maintien du clivage, au moins en partie, est conséquence de l'impossibilité de « rencontrer le couple parental », il est compréhensible que chacune des deux parts clivées se charge des traces laissées par l'expérience de la relation avec l'un des deux parents. Dans un tel contexte la passion intervient ultérieurement comme moyen de traitement tardif du clivage, et ceci de la manière suivante : l'objet de la passion est supposé réunir et relier des traits symbolisant les univers respectifs qui se sont créés pour l'enfant dans les relations avec chacun des deux parents ; elle permet ainsi de créer un lien (imaginaire) par-dessus le clivage.

Nous avons ainsi le **troisième point de fixation** pour le développement ultérieur de la passion : celle-ci est mobilisée comme tentative de traitement du clivage, dans le sens qu'elle suscite l'espoir de pouvoir créer un pont par-dessus celui-ci, voire de permettre la réunification, ceci par le fait que l'objet de la passion est supposé entretenir des liens de part et d'autre de la ligne de clivage.

Ceci a lieu à un moment de la vie où le clivage, jusque-là toléré et intégré à l'aménagement en vigueur pendant une longue période, cesse d'être aussi bien toléré en raison de l'imminence d'un changement lié à l'étape de vie.

Cela tient au fait que le clivage du moi est la forme la plus figée du conflit intrapsychique, puisqu'il implique la division du psychisme en deux zones sans contact l'une avec l'autre ; le conflit de principe est en quelque sorte déconflictualisé du fait de cette absence de contact. C'est aussi ce qui permet à cette division du psychisme d'être incluse dans un aménagement durable, voire d'en être une pièce essentielle. C'est pourquoi le clivage du moi implique une forte résistance à tout changement, qui pourrait faire craindre que l'une des deux parties clivées l'une de l'autre n'y trouve plus son compte ou ne puisse être maintenue dans le nouvel ordre que le changement va instaurer. On conçoit donc que, lorsqu'un changement s'avère inévitable, le clivage du moi cesse d'être aussi bien toléré et tend à redevenir plus conflictuel.

C'est alors qu'intervient la mobilisation de la passion comme tentative, certes paradoxale et illusoire, de restaurer l'unité du moi. Mais seul un courant psychique puissant, voire perçu comme irrésistible, sera à même de s'opposer au clivage et à la force d'inertie qui lui est inhérente.

Par ailleurs, dans la mesure où le clivage porte sur des représentations relatives à la différence sexuelle et au désir sexuel, on comprend que la passion s'accompagne d'un travail sur ces représentations. De ce point de vue, l'enjeu de la passion réside dans le maintien du désir sexuel et de la possibilité de la satisfaction sexuelle, mais ceci dans un contexte où : 1) la satisfaction est recherchée sur deux voies fantasmatiques distinctes et clivées l'une de l'autre ; 2) la perspective d'un changement inévitable menace l'aménagement fondé sur cette double allégeance ; et enfin 3) un contexte de relative urgence, le clivage du moi tendant à se reconflictualiser sous l'effet de cette menace, d'où une souffrance,

le sujet se (re)découvrant déchiré entre ces tendances opposées. Une souffrance qu'il a pu ignorer jusque-là, et que, d'une autre manière, la passion va lui permettre de continuer à ignorer.

Dans cette situation, la tâche de la passion consistera à tenter de fédérer ces tendances opposées en les faisant converger sur un même objet, afin de diminuer la souffrance et de passer le cap du changement avec le moins de dégâts possible. Par exemple, dans le cas du jeune homme évoqué vers la fin de la partie clinique, de faire converger sur la personne de l'ami un courant à dominance homosexuelle et un courant à dominance hétérosexuelle.

En faisant converger ces tendances opposées sur cet unique objet, la passion tend à les réunir et à assurer ainsi (imaginairement) la restauration de l'unité du moi compromise par le clivage. Mais la conséquence est alors que le principe de cette unité restaurée du moi réside dans l'objet ! Ce qui fait tenir cette construction, sa clé de voûte, serait donc cet objet de la passion, identifié à une personne particulière ? Tel est en effet le paradoxe de la passion.

Une vignette clinique

Plusieurs aspects des questions évoquées dans les pages qui précèdent peuvent être discutés à l'occasion d'une vignette clinique. Celle-ci nous est fournie par le personnage de Phèdre, aussi bien d'ailleurs chez Euripide (dans la tragédie « Hippolyte ») que chez Racine. Phèdre est profondément divisée par le contraste entre ses deux figures parentales : le père avec son attribut de juge impitoyable (qui l'a fait nommer aux enfers juge des âmes des défunts, ou plus exactement l'a désigné pour participer au tirage au sort en vue de cette fonction) ; et la mère, par laquelle est certes transmise l'ascendance solaire, mais aussi la honte de la passion zoophile et de la pénétration par le taureau (le fait que le taureau ne soit autre que Zeus déguisé ne diminue pas la honte) ; l'opposition est trop radicale pour que se produise la « rencontre du couple parental ». La passion vient permettre le traitement du clivage par le fait qu'Hippolyte, avec son attribut de dompteur des chevaux, réunit en lui l'image de la rigueur (« On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur »), et la relation avec l'animalité – ici non plus celle du taureau, mais celle des chevaux – et introduit avec ceux-ci un lien, certes de domination, mais pacifié et durable.

La ligne de clivage se situe entre l'image du juge inflexible d'une part, l'animalité de l'autre; et dans cette dernière zone, la ligne de refoulement se situe entre l'image des chevaux (versant conscience) et celle du taureau pénétrant la mère (inconscient refoulé). De sorte que lorsque plus tard, dans le récit de la mort d'Hippolyte, le mot « taureau » est évoqué pour désigner le monstre qui provoque la débandade des chevaux entraînant leur maître, pris dans les rênes, dans une course folle à travers les rochers, ce mot a l'allure d'un véritable retour du refoulé².

Qu'est-ce que cela nous dit, ce retour du taureau de Pasiphaé dans le taureau qui préside à la scène meurtrière? D'abord que si Phèdre a exercé sur Hippolyte sa persécution passionnelle, c'est qu'elle porte en elle la trace, qu'elle cherche à réprimer, de la honte de sa mère. Mais en quoi cette trace la pousse-t-elle à la passion à l'égard d'Hippolyte? C'est que cette part d'elle liée à l'animalité, incompatible avec les exigences rigoureuses de sa nouvelle vie d'épouse royale, fait retour, demande sa part et cherche le rétablissement des liens. Et ce rétablissement des liens, qu'elle ne parvient pas à réaliser dans son for intérieur, elle doit le réaliser dans un objet extérieur, qui réunit en lui les symboles de ses deux parts clivées, et qui devient ainsi l'objet de sa passion. Mais comme bien sûr ce traitement du clivage est illusoire et qu'il ne peut déboucher sur un autre traitement (symbolique), il n'existe pas d'autre issue à ce retour du refoulé que par le renversement violent du char d'Hippolyte et la mort de celui-ci. Ce qui importe ici est que la compréhension de ce saisissant phénomène de retour du refoulé doit passer par l'interprétation de la passion comme tentative de surmonter le clivage.

Cet exemple est l'occasion de relever, sans pouvoir développer, la question du rapport entre clivage du moi et refoulement. Remarquons seulement que les deux parts clivées ne sont pas symétriques, dans le sens que l'une des deux parts (ici l'animalité) est plus fortement que l'autre chargée en inconscient refoulé. Peut-être en est-il le plus souvent ainsi, à savoir que, lorsqu'il y a clivage du moi, l'une des deux parts clivées est nécessairement plus marquée que l'autre par le refoulement.

² Une discussion approfondie de ce point nécessiterait une reprise des considérations de Mauron sur le rapport entre psychologie des personnages et structure inconsciente à l'œuvre dans la fable (voir. Mauron, 1968, pp. 18 et suivantes).

Régression, clivage, bonheur, dessaisissement

Nous avons jusqu'ici, dans cette partie théorique, repéré trois moments significatifs comme points de fixation possibles pour le développement ultérieur d'une passion, et ainsi développé trois formulations distinctes sur la genèse du phénomène passionnel. Laquelle de ces formulations est la plus probante? Sont-elles vraies toutes les trois? Et ces trois facteurs agissent-ils indépendamment l'un de l'autre? Ou bien ne sont-ils que des manifestations différentes d'une même motion psychique?

Nous pensons qu'il faut y voir des moments ou des aspects différents d'un même phénomène de régression, partant de la configuration actuelle du psychisme du sujet adulte marqué par les traces d'un ancien clivage du moi; cette régression est favorisée par les facteurs de crise liée à l'étape de vie, qui mettent en question l'aménagement mis en place lors de l'étape en voie de terminaison, réactualisent des angoisses archaïques, en particulier une angoisse de perte des liens, et remobilisent les mécanismes de défense primitifs contre cette angoisse; et ces angoisses, ainsi que les moyens de défense développés contre elles, suscitent, selon les modalités que nous avons évoquées et peut-être d'autres encore, autant de motivations pour le développement de la passion.

Quel bénéfice en résulte-t-il pour le sujet? L'illusion de pouvoir revenir en deçà des traumatismes qui ont causé le clivage; et par là de restituer au moi appauvri par le clivage une richesse nouvelle et insoupçonnée, d'où ce vécu de bonheur si particulier et si essentiel à la passion.

C'est par exemple ce que décrit Ramuz évoquant sa relation avec Stravinsky, lorsqu'il écrit qu'au contact de celui-ci il avait le sentiment d'entrevoir « le Grand Jardin Perdu de l'unité: de l'unité entre les hommes, de l'unité à l'intérieur de chacun d'eux », de retourner « pour un instant peut-être à l'homme d'avant la malédiction, d'avant la grande première bifurcation » (cité dans la préface de G. Starobinski à l'ouvrage *Ramuz – Stravinski: Noces et autres histoires russes*, 2007).

La régression passe par le dessaisissement, en faveur de l'objet de la passion, de prérogatives normalement dévolues au moi (chercher à préserver ou rétablir son unité compromise par le clivage). Ce dessaisissement crée ainsi l'illusion d'une renaissance, l'objet de la passion étant supposé lever le clivage et effacer les séquelles des traumatismes originaires.

Mais pour que ce dessaisissement puisse avoir lieu, encore faut-il que l'objet de passion remplisse certaines conditions. Celles-ci se déduisent des points de fixation décrits, et vont déterminer le choix de l'objet de passion – un choix foncièrement inconscient. Le premier point de fixation, s'il est déterminant pour la mobilisation ultérieure de la passion, ne dit rien sur le choix d'objet. Le deuxième suggère que l'objet de la passion doit permettre au sujet de reconnaître un trait commun avec l'objet qu'il s'est créé autrefois, au point d'origine du clivage, au plus près du vécu traumatique (l'objet apprivoisé de la terreur de jadis) ; il faut qu'il y ait un signifiant commun à ces deux objets.

Quant au troisième, il dit que l'objet de passion doit entretenir des liens avec chacune des deux parties divisées par le clivage, représenter un trait d'union entre symboles de ces deux parts clivées. Cela suppose aussi que le sujet ait l'intuition de l'existence, chez l'objet de sa passion, d'une meilleure intégration des données de la vie psychique que chez lui-même : le clivage qui existe chez le sujet est supposé ne pas exister dans l'objet idéalisé.

Clivage et moment initial : comment l'objet de passion répond aux attentes du sujet

Ce que nous venons de dire implique qu'il y ait un moment, le moment initial, où le sujet a reconnu dans l'objet des caractéristiques qui le rendent apte à remplir les conditions que nous avons évoquées : être un possible trait d'union entre parts clivées, avoir un trait commun avec un objet d'autrefois. Ce moment se produit hors de la conscience du sujet, ainsi que le montre l'expérience commune (comme chacun sait, lorsqu'on réalise qu'on est atteint par la passion, tout est déjà joué).

A partir de ce moment initial, le passionné réalise donc dans l'image de l'objet un lien entre contenus clivés l'un de l'autre, lien qu'il ne parvient pas à réaliser en lui-même. Il s'agit donc de déposer chez l'autre les deux parties à relier, pour que, à l'intérieur de l'objet et par le truchement de celui-ci, la liaison puisse se faire. Ce dépôt crée par lui-même une dépendance à l'égard de l'objet, puisqu'il entraîne la crainte de perdre une part précieuse de soi si l'on perdait le contact avec l'objet.

Ce dessaisissement en faveur de l'objet implique deux mouvements contraires : un mouvement d'éloignement, un de rapprochement. Eloignement parce que, si

je me décharge sur l'objet de la passion de cette tâche de rétablissement des liens, c'est que je ne me crois pas capable de la réaliser en moi-même ; donc je dois percevoir l'objet comme distinct de moi, et en quelque sorte l'arrimer dans la réalité ; mais en même temps, rapprochement parce que j'ai besoin de sa présence, je me mets dans sa dépendance, j'ai besoin d'imaginer avec lui un lien indissoluble.

Cela peut évidemment paraître absurde de parler d'« arrimer dans la réalité » l'objet de la passion. Si l'on entend par « objet de la passion » une personne particulière, cette personne fait partie de la réalité comme toutes les autres personnes de l'entourage du sujet, et il n'y a aucun sens à parler de l'arrimer dans la réalité. Mais si nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est précisément parce que, à la différence de la personne atteinte par la passion, nous n'avons pas besoin de confondre l'objet de la passion (une création du psychisme du sujet) avec la personne identifiée à cet objet.

Cet « arrimage dans la réalité », comment se traduit-il concrètement ? Par le fait que, à partir du moment initial où j'ai identifié chez une certaine personne les traits qui la désignent comme objet de ma passion, les autres traits de cette personne sont également inclus dans mon amour, même si (et justement dans la mesure où) ils pourraient peut-être me la rendre étrangère et l'éloigner de moi, car ils confirment l'existence de cet autre en dehors de moi, l'ancrent dans la réalité. Ce qui me rassure puissamment : je n'ai pas rêvé. Et en même temps, du fait que ces traits que je découvre chez l'autre personne m'enchantent, ils la rapprochent de moi. Chaque élément nouveau découvert chez l'autre doit à la fois le montrer distinct de moi et en même temps confirmer que c'est bien lui qui est l'objet de mon amour.

C'est ainsi que l'objet semble répondre, comme par une chance merveilleuse, aux attentes les plus secrètes du sujet – alors qu'en fait cette correspondance est supposée dès le moment initial, et qu'à partir de ce moment c'est le sujet qui adapte l'idée qu'il se fait de ses propres attentes pour confirmer et entretenir cette correspondance.

La passion représente la composante narcissique du sentiment amoureux

Sur la base de la conception proposée, nous avons identifié la passion comme une motion psychique visant

à préserver le moi, son unité compromise par le clivage, ses liens objectaux, contre la réactualisation d'une ou de menaces dirigées contre lui. C'est en ce sens que nous la qualifions de narcissique. Ainsi, la force en jeu dans la passion, qui nous paraît, lorsque nous en voyons les effets en nous-mêmes, comme la plus grande force imaginable se manifestant dans la vie mentale, ne serait autre que la force de cohésion du moi.

Ceci est évidemment paradoxal, puisque ce mouvement visant à préserver l'unité du moi passe par un dessaisissement de prérogatives du moi en faveur de l'objet de la passion ; et le fait de voir dans celui-ci la source de tout bonheur possible peut amener à désinvestir toute autre recherche de satisfaction, et être à l'origine d'une nouvelle cause d'appauvrissement du moi (après l'appauvrissement dû au clivage qu'il s'était agi d'éviter).

CONCLUSION

Une conception du fait passionnel a été développée, qui voit dans la passion un moyen par lequel le psychisme tente illusoirement de réparer les séquelles d'anciens traumatismes et en particulier un clivage du moi. Cette théorie a permis d'énoncer une hypothèse sur la nature de la force inhérente à la passion ; au passage, elle a permis d'identifier des conditions qui seraient déterminantes pour le choix, par nature inconscient, de l'objet de la passion.

En formulant cette théorie, l'auteur espère, sur la base de son travail clinique et des témoignages recueillis au cours de son activité de psychothérapeute, avoir montré qu'il est possible de concevoir un principe d'intelligibilité dans ce phénomène si déroutant de la passion, en apparence l'événement le plus irrationnel qui puisse se produire dans la vie de chacun de nous.

Par ailleurs, il sera reconnaissant à toute remarque, critique, proposition, voire illustration clinique, qui pourra lui être communiquée à l'adresse électronique mentionnée ci-dessous.

Bibliographie

- ALBERONI F. (1981) : *Le choc amoureux*. Paris, Ramsay.
- FREUD S. (1921) : Psychologie collective et analyse du moi, in : *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, 1970, pp. 83-175 ; rééd. *OCF-P*, XVI : 1-83, 1991.
- FREUD S. (1924) : Le problème économique du masochisme, in : *Névrose, psychose et perversion*. Paris, PUF, 1978, pp. 267-297 ; rééd. *OCF-P*, XVII : 9-23, 1992.
- FREUD S. (1926) : *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris, PUF, 1968, 1973 ; rééd. *OCF-P*, XVII : 203-285, 1992.
- FREUD S. (1927) : Le fétichisme, in : *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 1969, 1973, pp. 133-138 ; rééd. *OCF-P*, XVIII : 123-131, 1994.
- GREEN A. (1990) : *La folie privée. Psychanalyse des cas-limites*. Paris, Gallimard.
- GREEN A. (1994) : *Le travail du négatif*. Paris, Ed. de Minuit.
- MAURON C. (1968) : *Phèdre*. Paris, José Corti.
- ROSENBERG B. (1991) : *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*. Paris, PUF.
- ROUSSILLON R. (1991) : *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris, PUF.
- ROUSSILLON R. (1999) : *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris, PUF.
- STAROBINSKI G. (2007) : Préface à l'ouvrage : *Ramuz – Stravinski : Noces et autres histoires russes*. Paris, PUF, 2007.

Adresse de l'auteur :

Dr Jean Schmid
 Psychiatre et psychothérapeute FMH
 Rue de l'Alé 38
 1003 Lausanne
 Suisse
 Courriel : jeansc@bluwin.ch